

[4] Je remarque outre cela que cette vertu d'imaginer qui est en moi, en tant qu'elle diffère de la puissance de concevoir, n'est en aucune sorte nécessaire à ma nature ou à mon essence, c'est-à-dire à l'essence de mon esprit ; car, encore que je ne l'eusse point, il est sans doute que je demeurerais toujours le même que je suis maintenant : d'où il semble que l'on puisse conclure qu'elle dépend de quelque chose qui diffère de mon esprit. Et je conçois facilement que, si quelque corps existe, auquel mon esprit

R. Descartes, *Méditations métaphysiques*,  
Sixième méditation, extraits.

soit conjoint et uni de telle sorte, qu'il se puisse appliquer à le considérer quand il lui plaît, il se peut faire que par ce moyen il imagine les choses corporelles : en sorte que cette façon de penser diffère seulement de la pure intellection, en ce que l'esprit en concevant se tourne en quelque façon vers soi-même. et considère quelqu'une des idées qu'il a en soi ; mais en imaginant il se tourne vers le corps, et y considère quelque chose de conforme à l'idée qu'il a formée de soi-même ou qu'il a reçue par les sens. Je conçois, dis-je, aisément que l'imagination se peut faire de cette sorte, s'il est vrai qu'il y ait des corps ; et parce que je ne puis rencontrer aucune autre voie pour expliquer comment elle se fait, je conjecture de là probablement qu'il y en a : mais ce n'est que probablement, et quoique j'examine soigneusement toutes choses, je ne trouve pas néanmoins que, de cette idée distincte de la nature corporelle, que j'ai en mon imagination, je puisse tirer aucun argument qui conclue avec nécessité l'existence de quelque corps.

[5] Or l'ai accoutumé d'imaginer beaucoup d'objets  
549, 002, 010 (17.)

[18] Davantage, je trouve en moi des facultés de penser toutes particulières, et distinctes de moi, à savoir les facultés d'imaginer et de sentir, sans lesquelles je puis bien me concevoir clairement et distinctement tout entier, mais non pas elles sans moi, c'est-à-dire sans une substance intelligente à qui elles soient attachées. Car dans la notion que nous avons de ces facultés, ou (pour me servir des termes de l'École) dans leur concept formel, elles enferment quelque sorte d'intellection : d'où je conçois qu'elles sont distinctes de moi, comme les figures, les mouvements, et les autres modes ou accidents des corps, le sont des corps mêmes qui les soutiennent.

[19] Je reconnais aussi en moi quelques autres facultés, comme celles de changer de lieu, de se mettre en plusieurs postures, et autres semblables, qui ne peuvent être conçues, non plus que les précédentes, sans quelque substance à qui elles soient attachées, ni par conséquent exister sans elles ; mais il est très évident que ces facultés, s'il est vrai qu'elles existent, doivent être attachées à quelque substance corporelle ou étendue, et non pas à une substance intelligente, puisque, dans leur concept clair et distinct, il y a bien quelque sorte d'extension qui se trouve contenue, mais point du tout d'intelligence. De plus, il se rencontre en moi une certaine faculté passive de sentir, c'est-à-dire de recevoir et de connaître les idées des choses sensibles ; mais elle me serait inutile, et je ne m'en pourrais aucunement servir, s'il n'y avait en moi, ou en autrui, une autre faculté active, capable de former et produire ces idées. Or cette faculté active ne peut être en moi en tant que je ne suis qu'une chose qui pense, vu qu'elle ne présuppose point ma pensée, et aussi que ces idées-là me sont souvent représentées sans que j'y contribue en aucune sorte, et même souvent contre mon gré ; il faut donc nécessairement qu'elle soit en quelque substance différente de moi, dans laquelle toute la réalité, qui est objectivement dans les idées qui en sont produites, soit contenue formellement ou éminemment (comme je l'ai remarqué ci-devant). Et cette substance est ou un corps, c'est-à-dire une nature corporelle, dans

laquelle est contenu formellement et en effet tout ce qui est objectivement et par représentation dans les idées ; ou bien c'est Dieu même, ou quelqu'autre créature plus noble que le corps, dans laquelle cela même est contenu éminemment.

[20] Or Dieu n'étant point trompeur, il est très manifeste qu'il ne m'envoie point ces idées immédiatement par lui-même, ni aussi par l'entremise de quelque créature, dans laquelle leur réalité ne soit pas contenue formellement, mais seulement éminemment. Car ne m'ayant donné aucune faculté pour connaître que cela soit, mais au contraire une très grande inclination à croire qu'elles partent des choses corporelles, je ne vois pas comment on pourrait l'excuser de tromperie, si en effet ces idées partaient ou étaient produites par d'autres causes que par des choses corporelles ; et partant il faut confesser qu'il y a des choses corporelles qui existent. (330.)

[21] Toutefois elles ne sont point formellement

Nos pensées, nos sentiments, les idées forgées par notre imagination n'existent pas hors de l'intelligence, chacun l'accordera. Il me semble non moins évident que les sensations variées ou idées imprimées dans les sens, quel que soit leur mélange ou leur combinaison (c'est-à-dire, quelques objets qu'elles composent) ne peuvent exister autrement que dans une intelligence qui les perçoit. On peut, je pense, obtenir de ce fait une connaissance intuitive, si l'on porte attention au sens du mot exister quand on l'applique aux choses sensibles. La table sur laquelle j'écris, je dis qu'elle existe ; c'est-à-dire, je la vois et je la touche ; si j'étais sorti de mon bureau, je dirais qu'elle existe ; j'entendrais par ces mots que si j'étais dans mon bureau, je la percevrais ou qu'un autre esprit la perçoit actuellement. Il y avait une odeur, c'est-à-dire on odorait ; il y avait un son, c'est-à-dire on entendait ; une couleur ou une forme, on percevait par la vue ou le toucher. C'est tout ce que je peux entendre par ces expressions et les expressions analogues. Car ce que l'on dit de l'existence absolue de choses non pensantes, sans rapport à une perception qu'on en prendrait, c'est pour moi complètement incompréhensible. Leur existence c'est d'être perçues ; il est impossible qu'elles aient une existence hors des intelligences ou choses pensantes qui les perçoivent.

BERKELEY, *Traité sur les principes de la connaissance humaine*, 1710, §3, trad. A. Leroy, Aubier Montaigne, t 1, p. 209.

Je vois cette cerise, je la touche, je la goûte, je suis sûr que le néant ne peut être vu, touché ou goûté : la cerise est donc réelle. Enlevez les sensations de souplesse, d'humidité, de rougeur, d'acidité et vous enlevez la cerise, puisqu'elle n'existe pas à part des sensations. Une cerise, dis-je, n'est rien qu'un assemblage de qualités sensibles et d'idées perçues par divers sens : ces idées sont unies en une seule chose (on leur donne un seul nom) par l'intelligence parce que celle-ci remarque qu'elles s'accompagnent les unes les autres. Ainsi quand le palais est affecté de telle saveur particulière, la vue est affectée d'une couleur rouge et le toucher d'une rondeur et d'une souplesse, etc. Aussi quand je vois, touche et goûte de ces diverses manières, je suis sûr que la cerise existe, qu'elle est réelle : car, à mon avis, sa réalité n'est rien si on l'abstrait de ces sensations. Mais si par le mot cerise vous voulez désigner une nature inconnue, distincte, quelque chose de distinct de la perception qu'on en a, alors certes, je le déclare, ni vous, ni moi, ni aucun autre homme, nous ne pouvons être sûrs qu'elle existe.

BERKELEY, *Trois dialogues entre Hylas et Philonous*, 1713, Troisième dialogue, p. 131 dans le tome II des Oeuvres de Berkeley aux P.U.F./ Voir aussi éd. GF, p. 212.

11. By what argument can it be proved, that the perceptions of the mind must be caused by external objects, entirely different from them, though resembling them (if that be possible) and could not arise either from the energy of the mind itself, or from the suggestion of some invisible and unknown spirit, or from some other cause still more unknown to us? It is acknowledged that, in fact, many of these perceptions arise not from anything external, as in dreams, madness, and other diseases. And nothing can be more inexplicable than the manner, in which body should so operate upon mind as ever to convey an image of itself to a substance, supposed of so different, and even contrary a nature.

12. It is a question of fact, whether the perceptions of the senses be produced by external objects, resembling them: how shall this question be determined? By experience surely; as all other questions of a like nature. But here

experience is, and must be entirely silent. The mind has never anything present to it but the perceptions, and cannot possibly reach any experience of their connexion with objects. The supposition of such a connexion is, therefore, without any foundation in reasoning.

13. To have recourse to the veracity of the supreme Being, in order to prove the veracity of our senses, is surely making a very unexpected circuit. If his veracity were at all concerned in this matter, our senses would be entirely infallible; because it is not possible that he can ever deceive. Not to mention that, if the external world be once called in question, we shall be at a loss to find arguments, by which we may prove the existence of that Being or any of his attributes.

14. This is a topic, therefore, in which the profounder and more philosophical sceptics will always triumph, when they endeavour to introduce an universal doubt into all subjects of human knowledge and enquiry. Do you follow the instincts and propensities of nature, may they say, in assenting to the veracity of sense? But these lead you to believe that the very perception or sensible image is the external object. Do you disclaim this principle, in order to embrace a more rational opinion, that the perceptions are only representations of something external? You here depart from your natural propensities and more obvious sentiments; and yet are not able to satisfy your reason, which can never find any convincing argument from experience to prove, that the perceptions are connected with any external objects.

15. This is a topic of a like nature,

society could ever be expected to result from

23. For here is the chief and most confounding objection to *excessive* scepticism, that no durable good can ever result from it; while it remains in its full force and vigour. We need only ask such a sceptic, *What his meaning is? And what he proposes by all these curious researches?* He is immediately at a loss, and knows not what to answer. A Copernican or Ptolemaic, who supports each his different system of astronomy, may hope to produce a conviction, which will remain constant and durable, with his audience. A Stoic or Epicurean displays principles, which may not be durable, but which have an effect on conduct and behaviour. But a Pyrrhonian cannot expect, that his philosophy will have any constant influence on the mind: or if it had, that its influence would be beneficial to society. On the contrary, he must acknowledge, if he will acknowledge anything, that all human life must perish, were his principles universally and steadily to prevail. All discourse, all action would immediately cease; and men remain in a total lethargy, till the necessities of nature, unsatisfied, put an end to their miserable existence. It is true; so fatal an event is

pouvoir qui excède toute capacité humaine.

11. Par quel argument, en effet, prouvera-t-on que les perceptions de l'esprit doivent être causées par des objets extérieurs qui en diffèrent entièrement tout en leur ressemblant (si la chose est possible), et qu'elles ne sauraient naître par une force propre à l'esprit ou par la suggestion de quelque puissance spirituelle invisible et inconnue ou par toute autre cause encore plus inconnue? Déjà l'on admet que beaucoup de ces perceptions ne naissent de rien d'extérieur, comme dans les rêves, dans la folie ou d'autres maladies. Et rien n'apparaît plus inexplicable que la manière dont les corps devraient agir sur l'esprit pour transmettre une image d'eux-mêmes à une substance qu'on suppose d'une nature si différente et même contraire.

12. Les perceptions des sens sont-elles produites par des objets extérieurs qui leur ressemblent? C'est une question de fait. Mais comment en décider? Par l'expérience, assurément, comme toutes les autres questions de cette nature. Mais ici

l'expérience se tait; et il faut qu'elle soit entièrement silencieuse. Rien n'est jamais présent à l'esprit que les perceptions; et il est impossible qu'il fasse l'expérience de leur liaison avec les objets. C'est donc sans aucun fondement raisonnable qu'on suppose une telle liaison.

13. Avoir recours à la véracité de l'Être Suprême afin de prouver la véracité de nos sens, c'est sûrement faire un détour très inattendu. Si la véracité divine était intéressée dans cette affaire, nos sens seraient totalement infallibles, puisqu'il ne serait pas possible que Dieu nous trompât. Sans compter que, une fois le monde extérieur révoqué en doute, nous serions bien en peine de trouver des arguments par lesquels prouver l'existence de cet Être ou de l'un de ses attributs.

14. C'est donc un sujet où triomphent toujours les sceptiques les plus profonds et les plus philosophiques, chaque fois qu'ils entreprendront d'introduire un doute universel dans tous les objets qui s'offrent à la connaissance et à l'examen des hommes. Suivez-vous, diront-ils, les instincts et les penchants de la nature, en vous reposant sur la vérité des sens? Mais ils vous portent à croire que la perception elle-même ou l'image sensible est l'objet extérieur. Rejetez-vous ce principe afin d'embrasser une opinion plus rationnelle, selon laquelle les perceptions ne sont que des représentations de quelque chose d'extérieur? Vous vous écarterez alors de vos penchants naturels et de vos sentiments les plus évidents, sans pour autant satisfaire votre raison qui reste impuissante à trouver quelque argument convaincant, tiré de l'expérience et propre à prouver que les perceptions sont liées à des objets extérieurs.

15. C'est un sujet de même nature qui se

bien ou bénéfique durable pour la société.

23. Car voici l'objection principale, et la plus ruineuse, contre le scepticisme *excessif*: c'est qu'aucun bien durable ne peut en résulter, tant qu'il conserve toute sa force et sa vigueur. Nous n'avons qu'à demander à un pareil sceptique *quelle est son intention et ce qu'il se propose par toutes ces recherches scrupuleuses*. Il est immédiatement pris d'embarras et ne sait que répondre. Celui qui est pour Copernic ou celui qui est pour Ptolémée, chacun défendant son système d'astronomie, peut espérer produire chez ses auditeurs une conviction qui restera durable et constante. Un Stoïcien ou un Épicurien développe des principes qui non seulement peuvent être durables, mais avoir aussi un effet sur la conduite et le comportement. Mais un Pyrrhonian ne peut espérer que sa philosophie ait une influence constante sur l'esprit ou, si elle en avait une, que cette influence fût avantageuse pour la société. Bien au contraire doit-il avouer, si jamais il avoue quelque chose, que toute vie humaine périrait fatalement si ses principes devaient prévaloir d'une manière universelle et constante. Tout discours, toute action cesseraient immédiatement; et les hommes seraient plongés dans une totale léthargie, jusqu'à ce que les nécessités de la nature, qui ne seraient pas satisfaites, missent fin à leur misérable existence. Il est vrai qu'un événement si fatal n'est

very little to be dreaded. Nature is always too strong for principle. And though a Pyrrhonian may throw himself or others into a momentary amazement and confusion by his profound reasonings; the first and most trivial event in life will put to flight all his doubts and scruples, and leave him the same, in every point of action and speculation, with the philosophers of every other sect, or with those who never concerned themselves in any philosophical researches. When he awakes from his dream, he will be the first to join in the laugh against himself, and to confess, that all his objections are mere amusement, and can have no other tendency than to show the whimsical condition of mankind, who must act and reason and believe; though they are not able, by their most diligent enquiry, to satisfy themselves concerning the foundation of these operations, or to remove the objections, which may be raised against them.

guère à craindre. La nature l'emportera toujours sur les principes. Et, avec ses profonds raisonnements, un Pyrrhônien a beau se jeter lui-même ou les autres dans un étonnement et un égarement de quelques instants, le premier événement de la vie, et le plus trivial, chassera tous ses doutes ou ses scrupules et sur chaque point de pratique ou de théorie le remettra sur le même pied que les philosophes des autres sectes ou que ces gens qui ne se sont jamais embarrassés de recherches philosophiques. Quand il s'éveillera de son rêve, il sera le premier à se joindre au rire dont il est l'objet; il avouera que toutes ses objections sont de purs amusements et qu'elles n'ont d'autre objet que de montrer la condition bizarre des hommes, qui doivent agir, raisonner et croire, quoique, dans leurs recherches les plus assidues, ils ne puissent rien apprendre de satisfaisant sur le fondement de ces opérations ni réduire les objections que l'on peut élever contre elles.

HUME, D., 1748, *Enquête sur l'entendement humain*, XII, extraits, Vrin.



## PREUVE QU'IL Y A UN MONDE EXTÉRIEUR\*

Il me semble qu'il est si peu vrai que, comme Kant le pense, il n'y ait qu'une preuve possible de l'existence de choses hors de nous, à savoir celle qu'il a donnée, que je peux en donner ici même un très grand nombre de preuves distinctes, toutes parfaitement rigoureuses; et qu'en de nombreuses autres occasions j'ai été en position d'en donner de nombreuses autres. Je peux prouver tout de suite, par exemple, que deux mains humaines existent. Comment? En levant mes deux mains, et en disant, tout en faisant un certain geste de la main droite, «Voici une main», et en ajoutant, tout en faisant un geste de la main gauche, «et en voici une autre». Et si en faisant cela, j'ai prouvé *ipso facto* l'existence d'autres choses, vous conviendrez que je peux également le faire d'une multitude d'autres façons, sans qu'il soit besoin de multiplier les exemples.

Mais est-ce que je viens de prouver que deux mains humaines existaient? Je soutiens fermement que c'est le cas; que la preuve que j'ai donnée est parfaitement rigoureuse; et qu'il est peut-être impossible de donner une meilleure preuve, ou une plus rigoureuse, de quoi que soit. Ce n'aurait certes pas été une preuve si

\* George Edward Moore, «Proof of an external world», *Proceedings of the British Academy*, 1939, 25, p. 273-300. Réimpr. in Moore (1959a) et Moore (1993).

trois conditions n'étaient pas satisfaites; à savoir (1) si la prémisse que j'ai que j'ai avancée comme preuve de la conclusion n'était pas différente de la conclusion que j'ai prouvée par son moyen, (2) si la prémisse que j'ai avancée n'était pas quelque chose que je savais être le cas, et non quelque chose que je croyais mais qui n'était en aucune façon certain, ni quelque chose qui, tout en étant vrai, n'était pas quelque chose que je savais; (3) si la conclusion ne découlaient pas véritablement des prémisses. Mais ma preuve satisfaisait bien ces trois conditions. (1) Il ne fait pas de doute que la prémisse que j'ai avancée dans la preuve était bien différente de la conclusion, car la conclusion était seulement que «Deux mains humaines existent à cet instant», alors que la prémisse était quelque chose de bien plus spécifique, quelque chose que j'ai exprimé en vous montrant mes mains, en faisant certains gestes, et en prononçant les mots: «Voici une main, et en voici une autre». Il est bien évident que les deux sont différents, car il est bien évident que la conclusion aurait pu être vraie, même si la prémisse avait été fautive. En affirmant la prémisse j'ai affirmé beaucoup plus que ce que j'ai affirmé dans la conclusion. (2) Il est certain qu'à ce moment-là je savais ce que j'ai exprimé par la combinaison de certains gestes avec le fait de prononcer les mots «Voici une main, et en voici une autre». Je savais qu'il y avait une main à l'endroit indiqué par la combinaison d'un certain geste avec ma première énonciation du mot «voici» et qu'il y en avait une autre à un autre endroit, indiqué par la combinaison d'un certain geste avec ma seconde énonciation du mot «voici». Il serait vraiment absurde de suggérer que je ne savais pas, mais que je le croyais seulement, ou que ce n'était peut-être pas le cas! Autant suggérer que je ne sais pas non plus que je suis en ce moment en train de me tenir debout et de parler, ou que ce n'est peut-être pas le cas après tout, et qu'il n'est pas si sûr que cela que ce le soit. Et enfin, (3) il ne fait pas de doute que s'il y a une main ici et une autre

main ici *maintenant*, alors il en découle qu'il y a deux mains qui existent *maintenant*.

Ma preuve qu'il existe des choses hors de nous satisfaisait donc bien les trois conditions nécessaires pour être une preuve rigoureuse. Y a-t-il d'autres conditions nécessaires pour être une preuve rigoureuse, qu'elle ne satisfaisait peut-être pas? Peut-être; je n'en sais rien; mais je fais remarquer que, pour autant que je sache, c'est un fait que nous prenons tous constamment des preuves de cette espèce pour des preuves parfaitement concluantes de telle ou telle conclusion; nous considérons qu'elles résolvent définitivement certaines questions, à propos desquelles des doutes étaient soulevés. Supposons, par exemple, qu'on se demande si c'est vrai qu'il y a rien moins que trois coquilles dans une certaine page d'un certain livre. *A* dit que c'est le cas, *B* en doute. Comment *A* pourrait-il prouver qu'il a raison? Il *pourrait* certainement le faire en prenant le livre, l'ouvrant à la bonne page, et en indiquant trois endroits tout en disant: «Il y a une coquille ici, une autre ici, et encore une autre ici». C'est certainement une méthode par laquelle on *pourrait* le prouver! Bien sûr, *A* n'aurait pas prouvé, ce faisant, qu'il y avait au moins trois coquilles dans la page en question, s'il n'était certain qu'il y ait bien une coquille à chaque endroit qu'il a indiqué. Mais dire qu'il *pourrait* le prouver ainsi, c'est dire qu'il *pourrait* être certain qu'il y ait bien trois coquilles. Et s'il se peut qu'une telle chose soit certaine, alors sans nul doute il était certain, à l'instant, qu'il y avait une main à l'un des deux endroits que j'ai indiqué et une autre à l'autre.

Je viens donc bien de donner, à l'instant, une preuve qu'il y avait des choses hors de nous *alors*; et il ne fait pas de doute que, si je l'ai fait, j'aurais pu donner *alors* de nombreuses autres preuves du même genre qu'il y avait *alors* des choses hors de nous, et que je pourrais donner maintenant de nombreuses preuves du même genre qu'il y a des objets extérieurs *maintenant*.